

HISTOIRE DE POTS

par Philippe Berte-Langereau

Jusque dans les années 60, chaque ferme du Morvan utilisait quotidiennement une batterie de pots de grès pour les besoins de la famille : laitages et conservation des aliments. Le plastique, le congélateur et la déprise progressive de l'agriculture vivrière eurent raison de ces usages et les ateliers potiers fermèrent les uns après les autres. Pourtant, aujourd'hui, ces pots demeurent et le vocabulaire qui s'y rattache aussi. Quelques irréductibles continuent même à les charger de quartiers de "cochon", à y mouler des fromages et à y conserver haricots et autres "grattons".

24 Août 1914



1. ▲



3. ▶



2. ▼

1. Une poterie à St-Amand-en-Puisaye.
2. L'extraction de la " terre à pot ".
3. Le tournage de la base d'un saloir au " tour à bâton ".
4. L'ansage de saloirs de grande contenance.
Au fond, à droite, le toit d'un four couché.
5. Le séchage des pièces avant l'enfournement.

La fabrication

À partir des XV^e et XVI^e siècles, le grès fut incontestablement un progrès dans les campagnes. La poterie poreuse, cuite à moindre température, était fragile, gélive et craignait les chocs. Aussi la conservation des cochonnailles dans la saumure se faisait-elle autrefois dans des saloirs en bois qui, par la force des traditions, ont cohabité avec le grès jusque très récemment. Peut-être certains utilisent-ils toujours le bois pour cette conservation.

Après avoir extrait " la terre à pot " à proximité de son atelier (un bois, un pré etc...), le potier la prépare pour en ôter les impuretés. Anciennement malaxée aux pieds dans un appentis humide, la glaise sera travaillée à la machine dès la fin du XIX^e siècle dans les gros ateliers. On poursuivra traditionnellement dans les poteries familiales.

Après le tournage des pièces, celles-ci sont mises à l'ombre dans un entrepôt particulier : les poteries doivent sécher lentement et dans un local aéré afin d'éviter tout fendillement. Elles seront ensuite émaillées au laitier qui est tiré des résidus de l'ancienne exploitation du fer.

C'est alors qu'intervient le délicat moment de la cuisson : le grès est une terre vitrifiée sous l'effet d'une température élevée (1350° environ) qui assure la solidité, l'étanchéité et la résistance au gel.

L'enfournement est un travail particulier; les fours de la Puisaye et du Bazois étaient jadis " couchés ", c'est-à-dire que le feu y était alimenté à l'une des extrémités, la chaleur se diffusait horizontalement, ce qui permettait d'avoir des fours d'une soixantaine de mètres cubes comme au Petit Massé (Commune de Chouigny près de Tamnay-en-Bazois). Il en reste plusieurs en Puisaye qui se visitent.

Les pièces crues étaient disposées de façon à en faire tenir le maximum, de permettre la répartition régulière de la chaleur et d'éviter tout éboulement de cet impressionnant amoncellement de milliers de pots de tailles différentes. Toute négligence pouvait gâter une cuisson et entraîner la perte de journées de travail et peut-être une faillite.

On commence par «le petit feu» qui a pour effet de sécher le four et d'achever la déshydratation des pots.

On monte la température aux alentours de 600° avec un stock de bois de 30 à 50 stères suivant l'importance du four. Vient ensuite " le grand feu " qui est alimenté par quelque 3 à 400 fagots qui haussent la température à 1350° environ. Cette cuisson dure deux à trois jours et nécessite une surveillance attentive qui est facilitée par des «témoins» placés à l'intérieur du four. Le refroidissement est lent et il faut environ une semaine pour ouvrir le four fermé à l'aide de briques. Le travail de chauffe a duré cinq à sept jours. La découverte du résultat est un moment d'émotion : de lui dépend la bonne marche de l'atelier, le salaire des ouvriers, le paiement du bois et des fagots etc...





4.▼ 5.▲



Les centres de production et la diffusion

Les pourtours du Morvan ont connu nombre de poteries et de tuileries et la toponymie est là, aujourd'hui, pour nous en rappeler l'existence plus ou moins lointaine.

Ainsi, Le Grand Island, près d'Avallon a connu une de ces tuileries, comme les abords de l'étang d'Ouroux jusqu'en 1940 ; celle de la Chapelle, à Corbigny, est toujours en activité de façon traditionnelle ; le Bazois à Chouigny, Moulins-Engilbert, plus loin Saint-Honoré-les-Bains ont également connu le travail de la terre. A Nan-sous-Thil, une autre tuilerie traditionnelle fonctionne toujours. Enfin, plus loin, en Puisaye, les poteries ont été nombreuses et aujourd'hui le centre est internationalement connu pour sa terre et ses productions.

La diffusion et la vente des pots se faisaient localement en général : sur les foires et marchés, par le biais des marchands détaillants (épiciers, quincailliers, bazars etc...), puis par des grossistes alimentant les nombreuses boutiques des bourgs et villages qui ont perduré jusque vers 1950-60.

Plus anciennement, au cours du XIX^e siècle, certains hommes du Morvan s'étaient fait une spécialité de rouliers et, avec un attelage de bœufs parce que plus endurants, ils s'acheminaient sur commande pour aller dans les régions voisines et en rapporter la chaux, le vin et les pots de Puisaye pour le compte d'aubergistes ou de boutiquiers. Des cas sont attestés à Ouroux et à Gien-sur-Cure par exemple, mais le phénomène était courant jadis.

A chaque pot son usage

Le lait :

La "feurcholle" (faisselle) est un pot à anse avec une large ouverture et un entonnoir. Sur cet entonnoir, on place un égouttoir, sorte de bol cylindrique et percé de trous par lesquels coule le petit lait.

Le lait était conservé dans des pots particuliers avec un bec et une anse. Leur contenance était de 5 litres, 3 litres, 2 litres et demi, 2 litres, un litre et demi et un litre. On y faisait cailler le lait.



▲ 6.

7.▼



6. A Planchez, René Coquillon reste fidèle à la feurcholle grâce au lait de sa vache.

7. Différents types de pots à lait utilisés dans le Morvan.

8. A gauche, un pot à graisse. A droite, une toule à huile.



▲ 8.

La graisse :

Le saindoux était conservé dans des pots à large col de façon à faciliter son prélèvement avec un couteau ou une cuillère. Cette graisse servait à la cuisson dans les poêles notamment.





▲ 11.

9. ▼



10 ►



12. ▼

9. A Savault (Ouroux), Mireille Hunimels et ses "terresses".

10. Chez Mireille et Pierre Hunimels à Savault (Ouroux).

11. René Coquillon à Planchez inspecte son lard.

12. M. Billaud et son fils Victorien goûtent les haricots verts salés au Jarnoy (Alligny-en-Morvan).

Le cochon :

Quand était tué le cochon, on utilisait une "terresse", grande terrine conique destinée à y enrouler le boudin. Le saloir est la pièce maîtresse bien que le congélateur l'ait relégué à un moindre service. On l'emploie aujourd'hui surtout pour y plonger les jambons et épaules dans la saumure. On conservait aussi les "greilles" ou "grattons" (petits morceaux de lard frits à l'huile) dans un pot.

Les légumes :

Les haricots en grain étaient conservés secs mais, plus tard, certains en ont gardé dans des petits saloirs sous forme de haricots verts qu'on dessalait avant la préparation.

L'eau :

On utilisait un pot à eau généralement posé dans la "baissie", l'évier. Pour le travail des champs, on emportait une "beurcie", gargoulette à anses et à bec par laquelle s'écoulait un filet d'eau.

L'huile :

Pour conserver les huiles (navette, noix, faine, noisette), on prenait une "toule" ou "toulon", belle jarre rebondie à col très étroit, fermée par un bouchon. Certaines "toules" avaient une sorte de collerette destinée à ne perdre aucune goutte du précieux liquide lors d'un transvasement.

L'eau de vie :

Pour conserver l'eau-de-vie, le grès est particulièrement propice car totalement étanche. Des bouteilles étaient fabriquées à cet effet.





▲ 13.

▲ 14.

▶ 15.

13. La "beurcie", très beau pot à anses et bec qu'on emportait aux champs.

14. Vieille toule avec son entonnoir destiné à ne pas perdre une goutte d'huile.

15. Belle bouteille en grès destinée à l'eau-de-vie entre autres.

Le centre potier du Petit Massé (Chouigny)

Le Bazois, aux marges occidentales du Morvan, est réputé pour ses terres "grasses" et jaunes qui donnent aux troupeaux de charolais la renommée qu'ils ont acquise depuis longtemps. Rien d'étonnant à ce que ces terres aient donné naissance à toute une activité, le travail de l'argile, dont il ne reste, aujourd'hui, que bien peu de chose.

Et pourtant, pendant plusieurs siècles, prospérèrent ici nombre de tuileries et de poteries qui alimentaient la région et suscitées souvent par des châtelains soucieux d'en tirer profit certes, mais aussi parti pour leur château, les dépendances et toutes les fermes de leur seigneurie.

En 1632, une poterie est déjà bien installée dans la petite seigneurie de Cuy, au nord-ouest de la paroisse de Chouigny, qui, depuis une quarantaine d'années, est aux mains de la famille Le Roy. Dans le dernier quart du XVII^e siècle cependant, un tournant survient puisque l'on constate alors des relations indubitables avec le grand centre de poteries de grès de Saint-Amand-en-Puisaye. La poterie de Cuy existe toujours, mais elle semble dépassée par celle du Petit Massé... aux mains en 1679, du maître potier Claude Mercier (époux d'Elisabeth Naudin de Saint-Amand ?). Il faut souligner le passage (chez C. Mercier), en août 1693, du maître potier amandinois Pierre Ledin et de sa famille, à l'occasion d'un double baptême. Bientôt c'est un authentique Poyaudin qui prend en main la poterie du Petit Massé.

Jacques Luquet (contrat de mariage de 1703 avec Anne Cardot)

s'installe à Chouigny vers 1705 où naît sa dernière fille en 1717 (son parrain est un faïencier de Nevers).

Pendant le XVIII^e siècle, ces chassés-croisés "potiers" se poursuivent entre Bazois et Puisaye : en 1722, Edmé Tranchant retourne à Saint-Amand régler un héritage de sa femme Marie Laurent ; en 1730, c'est devant le notaire d'Aunay-en-Bazois que Jacques Luquet vend des biens qu'il a encore à Saint-Amand ; sa fille Perrette épouse à Chouigny, en 1732, Jean Gaubier et le ménage fait souche à Saint-Amand-en-Puisaye d'une dynastie de potiers qui se maintient jusqu'à aujourd'hui ; le ménage Charles Souffice / Anne Luquet, au contraire, s'installe à Chouigny après un mariage célébré à Saint-Amand-en-Puisaye le 4 mars 1726.

La poterie du Petit Massé est aux mains de Jacques Luquet et de ses héritiers jusqu'au premier tiers du XIX^e siècle. L'affaire semble prospère. Est-ce la Révolution qui donne aux Luquet des idées de grandeur ? Philippe puis Pierre procèdent alors à de nombreux achats immobiliers à Chouigny mais la faillite survient en 1832.

Un homme d'affaires d'Autun, Pierre Franklin Rodier, rachète alors le Petit Massé, et avec l'aide financière de Rochechouart, marquis de Mortemart, entend à son tour donner une autre dimension à la poterie : modification des chemins, nouvelles constructions... mais son ambition est sans doute trop grande : à la demande de Mortemart, envers lequel les engagements financiers n'avaient pas été tenus, la Compagnie de faïence à feu, grès et poterie du Petit Massé est mise en faillite, saisie et rachetée par celui-ci, en 1840.

C'est à la fin du XIX^e siècle que Ferdinand Laporte achète la poterie du Petit Massé à une époque où les campagnes voisines et le Morvan en particulier atteignent le





▲ 16. L'ancienne poterie du Petit Massé. Il n'en reste rien aujourd'hui.

maximum de population qu'elles n'ont jamais connu, même si cette situation va s'inverser progressivement. C'est dire si la poterie du Petit Massé avec quelque 30 ouvriers à l'époque, estime Jean-Paul Verduron, a une activité intense. D'ailleurs, cet énorme bâtiment de 35 mètres de long sur 12 mètres de large approximativement, avec ses caves à terre, son rez-de-chaussée, ses deux étages, son grenier, et ses 3m50 de hauteur de plafond, en impose dans ce minuscule hameau. Un tel édifice abritait incontestablement une activité importante et sa vie fut cependant éphémère : construit vers 1870, selon Monsieur Verduron, il sera malheureusement abattu par son propriétaire Monsieur Bernard Laporte, il y a 25 ans car il menaçait ruine.

Jean-Paul Verduron, né en 1930, y travailla comme potier jusqu'en 1969, avant de s'installer à l'entrée de Tamnay-en-Bazois sur le site d'une ancienne tuilerie. "La Poterie du Petit Massé" est bien connue dans notre région.

Devoucoux crée un style fort intéressant : un grès fin de teinte gris très clair peint de motifs d'un bleu profond. Certaines familles de la région ont conservé des pièces de cette époque : gargoulettes, soupières, services à café, vases etc... Parallèlement à cette création, trois ou quatre tourneurs travaillent à la fabrication des grès utilisés dans les fermes et chez les particuliers : faisselles, saloirs, pots à lait, à graisse, toules à huile etc... sont toujours très prisés dans des campagnes qui ne connaissent guère que la ferblanterie et rarement le verre. Cette entreprise connut des déboires. La crise de 1929 n'épargne personne. Mais Monsieur Morillon reprit la poterie avec un contremaître, Monsieur Gaubier. Las, l'affaire périclita et s'essouffla en 1931 ou 1932. La poterie reste fermée jusqu'en 1941 pour connaître un véritable regain d'activité et de notoriété. Gabriel Verduron dont les rapports avec la patronne d'alors n'étaient pas au mieux, décide de changer d'air ; ses étroites relations avec Monsieur Fulgence, régisseur du château de la Montagne dont la poterie était fermée depuis une trentaine d'années, lui permettent d'être informé des possibilités nivernaises locales : rien à espérer du côté de la poterie de la Montagne, ni du côté de la tuilerie-poterie du Pont-Cotton de Moulins-Engilbert. Par contre, une opportunité se trouvait

Histoire d'une fin

De 1920 à 1928 approximativement, Louis-Pierre Devoucoux (1866-1925), ancien officier originaire d'Aunay, et son épouse qui avait fait les Beaux-Arts, louent la poterie du hameau du Petit Massé et la dirigent. Madame



▲ 17.



18.▲





19.▲ Aujourd'hui en retraite, M. Verduron retourne de temps en temps dans son ancien atelier à Tamnay-en-Bazois.

17. Beau vase en grès de Mme Devoucoux.

18. Jolie soupière en grès du Petit Massé.

au Petit Massé dont la poterie était fermée depuis de nombreuses années. Monsieur Robert Laporte en était le propriétaire qui l'avait héritée de son père André et du grand-père Eugène Ferdinand, lui-même l'ayant acquise auprès du marquis de Seguin-Pazzis du village voisin d'Ougny.

Né en 1901, Gabriel Verduron décède en 1951, alors que son fils Jean-Paul a vingt et un ans. Pendant ces dix années, l'affaire tourne : Gabriel Verduron avait deux ouvriers dont un venait de Digoin. Son fils l'aidait également quand il fut en âge de le faire.

Ce qui était ovale (plats, faitouts etc...) était moulé. Le reste était tourné au tour à pied traditionnel. Jean-Paul Verduron, le fils de Gabriel, sur le souhait de sa mère, continua l'activité. En 1969, il s'installe à l'entrée de Tamnay où l'entreprise de son gendre et de sa fille est connue à la ronde aujourd'hui. A présent au hameau du Petit Massé, il ne reste que "la maison des directeurs" : les fours et le bâtiment de la poterie ont été démolis il y a quelque vingt-cinq ans.

Extraction de la terre

Monsieur Verduron explique que les seigneurs de Pracomtal étaient tenus, par une servitude, de laisser extraire la terre dans leurs bois voisins du Petit Massé (la chaume du Bois de Vigne) tant qu'il y aurait une poterie dans ce hameau. Ce qui fut fait et Monsieur Verduron est le dernier potier à avoir tiré la terre à pot pour sa fabrication jusqu'en 1968-70.

Une grosse quantité de terre était extraite tous les deux ans, à la main et à une période sèche, en août généralement. Pour cela, on délimitait une parcelle de 8 mètres sur 6 environ ; on coupait le taillis, on dessouchait, on nettoyait de façon à ménager un "découvert" propre. Ensuite on creusait ; on enlevait la terre impropre sur 1m80 – 2 mètres et on en rebouchait une fosse des années précédentes. Monsieur Verduron dit qu'il était impossible de faire un front de carrière permanent "car les veines ne se suivaient pas, elles n'étaient pas continues". Ce travail était fait à la pioche et à la pelle jusqu'à 7 mètres, 7m50 de fond. Deux petits rails et un wagonnet avaient été installés et un cheval tirait la terre pour former sur place un gros tas de terre de 250 m³ environ qui demeurait là, aux intempéries et au gel, ce qui lui faisait du bien selon les potiers.

Par la suite, au fur et à mesure des besoins, cette terre était amenée par tombereau jusqu'à la poterie.

On la mettait dans une fosse, on la mouillait, on la travaillait : elle passait entre deux cylindres, des hélices la malaxaient, elle était comprimée et ressortait en gros boudins conservés en cave, à l'humidité pour que la terre conserve sa plasticité. La terre du Petit Massé était «propre» sans beaucoup d'impuretés. La première couche était jaunâtre ; plus profondément, elle était blanche.

Les fours

Monsieur Verduron a connu trois fours au Petit Massé et en a utilisé un. Le plus vieux était un four couché comme on en voit actuellement en Puisaye. Mais en 1941, il était inutilisable et tombait en ruines, avec de la végétation qui l'envahissait. En 1921, Madame Devoucoux en avait fait construire un à tirage direct, c'est-à-dire "debout". Le dernier à fonctionner avait environ 14 mètres de hauteur et des murs à la base de 1 mètre d'épaisseur. L'étage du bas en prise directe avec le feu pour atteindre 1300° était destiné au grès ; le deuxième étage, à la poterie cuite à 1000 ° et le troisième au biscuit et aux "premières cuissons". La panne inférieure, large de 70 cm pour laisser entrer les gros saloirs, était obstruée de deux parois en briques séparées d'un intervalle de 5 cm rempli de sable pour assurer l'étanchéité.

Vers 1945-1950, on cuisait tous les deux mois dans ce four de 45 m³. Les 45 stères de charme et de branches de chêne étaient achetés à des marchands de bois. Pour "l'enfumage" (le départ de la cuisson), on brûlait une douzaine de stères de chêne. Pour le grand feu, la cuisson à proprement parler, on brûlait les 33 stères de charme. L'ensemble





20.▲ M. le Maire de Chouigny présentant un pyrogène du Petit Massé. Cette petite pièce contenait des allumettes et un grattoir latéral.

des opérations durait une quarantaine d'heures sans relâche. La vente de la production se faisait à des grossistes ; mais jusque dans les années 1950, nombre de détaillants des campagnes venaient directement s'approvisionner à la poterie.

Et aujourd'hui

A partir de 1969, Jean-Paul Verduron s'est installé à la poterie du Petit Massé, à l'entrée de Tamnay-en-Bazois. Aujourd'hui, c'est sa fille et son gendre qui perpétuent la vente de poteries d'origines diverses et la fabrication d'objets de jardin (moulins à vent, nains de jardin etc...) élaborés dans l'atelier contigu, par trois employés. C'est ici qu'a été fabriquée dernièrement une assiette concernant la commune de Montreuillon, considérée comme le centre de la zone euro actuelle.

(Texte établi par Philippe Berte-Langereau à partir d'un recensement chez Monsieur Verduron en mars 2002 et d'un texte de Monsieur Guy Marin qui comporte notamment les résultats de recherches de Madame Chabrolin, conservatrice honoraire des Archives Départementales de la Nièvre).



Jean Tournois (1852-1939), épicier à Savault (Ouroux-en-Morvan)

Madame Angèle Baroin, qui habite Savault conserve des souvenirs précis de son grand-père, épicier ambulant qui s'approvisionnait à la poterie du Petit Massé.

Jean Tournois est né à Savault en 1852. Avec sa femme, ils ont tenu dans ce hameau d'Ouroux-en-Morvan, une épicerie qui, tout simplement, occupait une place dans la salle commune où se trouvaient également les meubles du ménage et le lit en particulier.

Jean Tournois se déplaçait tous les jours de la semaine sauf le dimanche dans les hameaux alentours, alors encore très peuplés : le Plessis, Coeuzon, Chassagne, Le Boulard, Fonteny, la Maison, Boulois, Mallerin, Roche, etc...

Sa jument tirait une charrette à roues de bois cerclées et bâchée. L'intérieur était aménagé en rayons dans lesquels il rangeait sa marchandise : mercerie, épicerie, tonnelets d'huile de navette, essence, pétrole, bougies et quelques petits pots en grès. Sa femme tenait l'épicerie à Savault.

Par ailleurs, il ramassait les volailles vives et les oeufs qu'il livrait régulièrement à Saulieu et à Lormes ; enfin dans des



▲ 21.

caisses situées sous la charrette, entre les roues, il rangeait les peaux de lapins et de sauvagine.

Il se rendait de temps à autre à la poterie du Petit Massé, à Chouigny à quelque 35 km de Savault, afin de s'y approvisionner en pots utilitaires. Pour les grosses pièces comme les saloirs, il les y achetait sur commande de ses clients. Dans les dernières années de son activité (il cessera en 1922 à 70 ans), c'est un grossiste d'Avallon qui lui livrait les pots, en provenance certainement de la Puisaye. Sa fille reprendra l'épicerie en 1922. Quant à lui, il décèdera en 1939.

(Propos recueillis en mars 2002 auprès de Madame Angèle Baroin).

22.



21. Jean Tournois, sa jument et sa charrette au hameau de la Maison (Ouroux) vers 1920. (Coll. A. Baroin)

22. M^{me} Baroin avec un pot du Petit Massé que vendait son grand-père.

La poterie du Petit Massé : une histoire de famille.

par Simone GATEAU

Mon aïeul Antoine Devoucoux fut le premier à s'implanter avec femme et enfants au Petit Massé vers 1780. Il était né en 1735 au hameau de Voucoux près d'Arleuf, il était cultivateur.

L'un de ses nombreux descendants, François, né en 1811, fut le premier potier d'une longue lignée de Devoucoux.

La poterie, la fabrique disait-on, existait depuis 1632. Elle était le cœur du hameau et employait les trois quarts des habitants, le dernier quart travaillant comme journalier dans les fermes ou bûcherons dans le Bois de Vigne. La poterie était grande dévoreuse de bois de chauffage.

François Devoucoux, plus riche d'enfants que de deniers, mourut relativement jeune. Il fut potier très tôt et employa ses enfants, les trois garçons, Pierre, Louis (mon aïeul) et Jean-Marie, dès leurs huit-dix ans.

Jamais ses enfants ne furent scolarisés, il était trop pauvre pour payer le maître d'école. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les Devoucoux furent tellement prolifiques qu'il n'y eut plus que ce patronyme au village : quelques Guillemenot ou Tourne mis à part. Cette branche de la famille travailla exclusivement à la poterie.

Le matin, très tôt, tous les ouvriers se rendaient au travail, d'un pas lent, sans se presser, déjà revêtus de leurs vieux habits, raidis par la glaise. Une vie faite de travail. Seules distractions : les veillées où l'on changeait de maison chaque soir, l'entretien du jardin, appoint certain et parfois un ou plusieurs canons de gros vin à l'auberge. Jamais ces hommes si adroits de leurs mains, n'eurent seulement l'idée qu'ils fussent des artistes. C'était pour eux un gagne-pain comme un autre, seul léger avantage : des horaires fixes, rythmés par le son de la cloche.

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, il y avait des pote-



23.▲ M^{me} Simone Gateau et son époux. Elle nous offre des souvenirs d'enfance vivants et chaleureux. Elle est l'auteur du livre "La p'tite Marie".

ries individuelles, en plus de la poterie avec un four privé à peu près à l'endroit où se trouvait le puits. Il y eut un terrible incendie. Le feu prit un soir de mai, vers les onze heures, chez une maîtresse potière, la veuve Meunier, détruisant sa maison et les trois autres mitoyennes. Les flammèches incandescentes mirent le feu de l'autre côté de la route à la maison couverte de chaume du potier François Luquet (ARC Nevers 3 E381316).

L'histoire ne dit pas où allèrent ces pauvres gens.

Le Louis, dès son jeune âge alla donc à la poterie. Il





24.▲ *Louis Devoucoux, sa femme Gabrielle et leurs deux filles.*

était accroupi tout ankylosé sous le tour, si la cadence ralentissait, une taloche le réveillait. Lui et ses frères Pierre et Jean-Marie travaillèrent toute leur vie à la fabrique. Le Louis eut une longue interruption. Il partit faire la guerre, celle de 1870, environ pendant une année. Il en revint diminué, ayant des brûlures d'estomac terribles et de la bronchite chronique, aggravée par sa pipe courte (un brûle-gueule) sur laquelle il tirait sans cesse. Il employa aussi ses deux filles Victorine et Marie après leur retour de l'école à Changy, les "jurant" si elles étaient distraites.

La poterie était un bâtiment d'une architecture quasi militaire avec deux étages et trois fours énormes ventrus, dans la cour derrière.

On "tirait la terre" à l'orée du Bois de Vigne. Des tâcherons, à l'aide de pelles, de pioches extrayaient l'argile. Un tombereau attelé d'un gros percheron faisait la navette. La pente abrupte des crots était dangereuse. Les excavations creusées depuis des générations, s'appelaient des crots. Le soir, la brume stagnait. Ceux-ci étaient tapissés de mousse, de lichens. Lorsqu'à l'automne, les feuilles tombaient dans l'eau et pourrissaient, elle devenait très sombre. Sur la gauche

de la fabrique, une grande bâtisse (aujourd'hui, deux logements) où l'on entreposait la marchandise prête à la vente ; en haut, un grenier immense où foin et paille étaient entreposés pour "caler" les pots pendant le transport. C'était une animation perpétuelle de chariots, de charbonnette, de tombereaux, un va-et-vient d'hommes. La route s'arrêtait aux crots. Mon aïeule, la Gabrielle, née en 1849, me disait souvent avoir vu le percement de la route allant sur Ougny et Cuy lorsqu'elle était enfant. Auparavant, je suppose que les charrois se faisaient par des chemins de traverse. Au fur et à mesure que les enfants se mariaient et avaient des gamins, tous allaient à la fabrique ; mais, plus tard, ce fut vers douze ans, compte tenu de la nouvelle loi Jules Ferry.

Mon aïeul, le père Louis, tournait les petites pièces: écuelles, mazagrans, pots à lait. Il fit même un beau biberon, pour sa petite-fille. A cette époque, il n'y avait que de la poterie utilitaire. Pour les feurcholles (faisselles), le potier avait toujours dans un pot, une réserve de plumes d'oie ou de dinde pour percer les trous.

Le cousin Mizire, neveu de Louis, était très adroit. On lui avait donné ce sobriquet, car il faisait les ronds destinés à isoler les pièces lors de l'enfournement, qui s'appelaient des casimirs ; d'où l'anagramme mizire.

L'on mettait aussi des tomettes, toujours pour éviter que les pièces ne se collent. Elles étaient d'un beau brun roux chaud avec, comme au pochoir, en plus clair, la marque du pot au milieu. Certaines maisons sont encore carrelées ainsi.

Mizire était sans conteste un grand artiste, toujours chantant, sifflant. Il montait ses pièces avec une précision stupéfiante. Il faisait en dehors de ses heures de travail des pots à tabac imitant le bois, ornés de guirlandes de liserons, des tabatières, des saladiers, et son triomphe, un coq vernissé roux, ailes déployées, lançant un cocorico muet.

L'un de mes grands-oncles, le Louis Lagrange, travailla toute sa vie active, sous le hangar jouxtant les écuries de la ferme. C'étaient la tuilerie et la briqueterie. Ouvert à tous les vents, cet endroit était l'enfer.

L'oncle avait de grandes oreilles rouges et pleines d'engelures malgré la casquette. En face, le magasin de stockage était un autre bâtiment partagé en trois parties. Il y avait là, travaillant de la pointe du jour à la nuit tombante toute sa vie, le père Tourne, surnommé le Sissi comme le bon pain ! Je l'ai connu fort âgé. On l'appelait "le danseur" parce qu'il malaxait la terre de ses pieds nus. Lorsque l'heure de la retraite venait, les anciens "danseurs" avaient généralement les jambes couvertes d'ulcères et leur peau fine comme du papier de soie, craquait au moindre heurt ! Le gendre de Louis, Paul (on l'appelait Polyte) était un petit potier hors pair ! Il vécut quelques années au Petit Massé, s'y maria et partit vers 1900, enseigner son beau métier à Renens près de Lausanne. Il y forma des générations de céramistes vaudois. Femmes, enfants et lui-même ne regrettèrent jamais leur choix, ils gardèrent tous la nationalité française. Le soir, au travail, Louis s'éclairait avec une bougie, puis par la suite, avec une lampe pigeon à essence. Le patron ne payait pas l'éclairage, lequel incombait aux potiers. L'hiver, les ateliers étaient chauffés par des braseros au charbon de bois. Toutes fenêtres fermées, les gaz dégagés occasionnaient de violents maux de tête et des nausées aux potiers. La Gabeurielle, mon aïeule, me conta maintes fois ce qu'elle considérait avec son solide bon sens, comme une pratique abusive.

Lorsque l'ouvrier potier avait gagné un franc, il lui fallait ver-





25.▲ Vers 1920, au Petit Massé.

ser un sou au Mon-Sieur, c'était le "sou du franc". Tous les Devoucoux n'eurent jamais de retraite payée. Ils travaillaient (ainsi que les autres compagnons) jusqu'au bout de leurs forces. Lorsqu'ils s'arrêtaient enfin, ils vivaient chichement des produits de leur jardin, de quelques poules et de lapins. Les femmes cousaient pour les fermières ; souvent elles troquaient leur ouvrage contre du grain ou un quartier de porc. J'ai connu la poterie en 1924-1925. J'y passais le plus clair de mon temps de vacances. Le directeur, Monsieur Louis Devoucoux (sans parenté avec mes Devoucoux) et sa femme étaient âgés d'une bonne cinquantaine d'années. Elle était très avenante, chaleureuse, novatrice. Elle avait fait les Beaux-Arts. Elle adjoignit aux ustensiles jusqu'alors purement utilitaires et fonctionnels, des vases, des plats, services à café, à liqueur, même des couronnes mortuaires ornées de fleurs. Je crois qu'elle fut la créatrice, au Petit Massé tout du moins, des grès flammés. J'aimais voir les décoratrices, des jeunes Parisiennes venues dans le Morvan, trop rude, soigner une tuberculose tenace. Elles avaient appris à orner les vases, pieds de lampe de dessins stylisés, bleu sur gris, dans le style Art Déco. Pour les grès flammés, des vernis de couleur étaient étalés à l'aide de pinceaux. Du col des vases, on laissait couler de plus ou moins grandes longueurs et une fois la cuisson

faite, quelle beauté ! J'aimais aller traîner aux abords des fours. Près du four Saint-Antoine je crois, il y avait des couleuvres emmêlées qui se chauffaient au soleil. Les lézards abondaient, se cachant dans les trous des murs des fours tièdes. Dans les ateliers, les tours étaient le plus près possible des fenêtres. Des portants aux étagères amovibles occupaient la surface restante. Des bataillons de faisselles, terrasses, sorte de bassines à bec, écuelles, pots à lait, étaient alignés en bon ordre. Lorsqu'ils chargeaient le four, les potiers portaient une planche bien équilibrée sur l'épaule. Il y avait au village deux familles "étrangères" venues de Saint-Amand-en-Puisaye, les Grossier et le père Gaspard. Ils regagnèrent après quelques années, leur Puisaye natale. Il y eut toujours des échanges avec cette région, laquelle fut peuplée souvent par des transfuges du Petit Massé. Les artisans étaient logés gratis dans des maisons appartenant au propriétaire. Il y avait même une maison à étage, où quatre familles pouvaient se loger. Je crois qu'on tenait compte du prix du loyer dans le calcul de la paye. Mon oncle Marcel (23 ans), magasinier, mourut en janvier 1926, Suzanne, ma tante (18 ans), le suivant au bout de l'an. Elle était décoratrice.

Un potier, l'Edmond Terrine, nom prédestiné, travaillait seul dans une petite pièce. Il parlait à mi-voix en tour-



nant ses pots : “ Monte, monte mon petit, allez vite mon joli, monte, monte donc ” et le pot montait, superbe comme par magie. Travail admirable que celui du potier, c’est un spectacle fascinant qui m’émerveille toujours autant.

La vie était intense à la fabrique, surtout les jours où l’on défournait. Une longue file de voitures à ânes s’étirait sur le bas-côté de la route jusqu’au domaine d’en bas, même plus bas. Certains revendeurs de grès, venus de villages lointains, couchaient à l’auberge, tenue du temps du Louis par mon aïeul Guillemenot et dans mon enfance par la Cantonnière. Ils dinaient d’une soupe trempée épaisse, d’une omelette au jambon, d’un morceau de fromage de vache, de quelques noix. Le tout arrosé de multiples canons. Quelques chambres les accueilleraient pour la nuit.

La poterie était un paradis pour les gamins. Nous allions, lorsque les ouvriers les avaient quittés, jouer sur les crots. Il y avait des wagonnets. De notre temps, nous y grimpons et sautons en marche de crainte de tomber dans l’eau. Mon ange gardien veillait sur moi. Les poteries défectueuses étaient cassées en morceaux appelés “ cassons ” ; ils servaient à empierrer les chemins toujours humides. Gare aux genoux ! Madame Devoucoux, mondaine, aimait à recevoir. Je la vois encore les soirs de réception ; silhouette très 1925, cheveux coupés à la Paula Négri, robe de crêpe de Chine noire à taille basse, sautoir de perles, diadème de strass à aigrette de plumes. Elle jouait divinement de la harpe. Elle fumait sans cesse, non pas la pipe, comme on l’a dit, mais des cigarettes dans un immense fume-cigarettes d’écaille blonde. Elle avait fait de son jardin un véritable éden : roses de toutes teintes, pivoines à l’odeur poivrée, arceaux de bois où couraient des roses pompons.

Monsieur Devoucoux mourut. Sa femme dut vendre.

Monsieur Lucien Gaubier lui succéda et resta quelques années avant de partir dans une grande bâtisse avant le pont de Tamnay. J’assistai à son repas de mariage, avec Aline Sayet, fille des fermiers d’en haut. Grand-mère avait aidé aux cuisines. J’étais fort élégante, avec ma robe de crêpe bleu, brodée de fleurs. Je me souviens d’avoir chanté debout sur la table. Nous emportâmes les brisures de l’immense corbeille de nougat brun. La bonne vieille poterie marquait des signes évidents de vieillesse : crêpis tombant par plaques, vitres brisées etc... Elle fut fermée jusqu’en 1941 et devint le terrain de jeu de prédilection de tous les polissons. Nous nous poursuivions dans les ateliers déserts, soulevant des nuages de poussière blanche, risquant de choir au rez-de-chaussée lorsque nous cavalcadions dans les étages. Nous nous cachions dans d’immenses pots saloirs fêlés contenant des fonds de colorant rouge ou jaune. Pendant plusieurs années, le village s’engourdit, somnola, tomba en léthargie. La poterie fermée, son âme s’en était allée ! Les artisans les plus jeunes se reconvertirent en journaliers dans les deux fermes ou entrèrent aux chemins de fer. Monsieur Verduron, venu de Digoin, rouvrit la poterie en 1941. Il n’occupait pas toute la fabrique. Il travaillait très bien, forma quatre ou cinq jeunes garçons et filles, resta plusieurs années ; l’on vit à nouveau des files d’autos, de touristes. Il partit plus tard pour Tamnay à la Tuilerie. Pauvre poterie ! Devenue dangereuse, on l’abattit en 1977. Il n’en resta rien, pas une pierre, pas un mur. Le four Saint-Antoine fut mis à bas aussi.



Qu’est-ce que l’ARCOFAN ?

Comme son nom l’indique, l’ARCOFAN est une association destinée à enrichir et à développer les connaissances actuelles sur les faïences neversaises en particulier et sur les céramiques nivernaises en général.

Lancée il y a une dizaine d’années, elle fut structurée d’abord en 1996 puis plus récemment en 1999. Elle est animée par un petit groupe de collectionneurs amateurs, passionnés par la céramique et par son histoire.

Quiconque cherche à améliorer ses connaissances peut s’associer à ce groupe : comme dans une auberge espagnole, chacun amène ce qu’il peut même si ce n’est que son enthousiasme et il découvrira par la suite que son apport n’est pas négligeable. Un seul souhait : ne pas rouler les épaules et savoir rester humble.

Deux volets sont constamment manoeuvrés :

- l’un pour les recherches (archives, études à partir de collections, collecte de documents etc.) ;
- l’autre pour transmettre les informations recueillies (bulletin bimestriel, articles de presse, magazine de la CAMOSINE etc).

Actuellement, des recherches sont en cours sur certains faïenciers du XIX^e siècle (Pierrot, Ristori, Hiver, Rivière, Huillier), sur l’origine de la faïencerie de Clamecy, sur certains décors, sur les trois poteries de Saint-Honoré, Moulins-Engilbert et du Petit Massé ainsi que sur le conservateur Fieffé et sur le peintre Molher.

La cotisation annuelle est de 15€ mais, pour les sceptiques ou pour ceux qui veulent voir, la première année peut être réduite de moitié !

Si vous souhaitez rejoindre l’ARCOFAN, ce dont nous nous réjouissons, merci de nous adresser vos coordonnées, éventuellement vos choix si vous collectionnez ou vos préférences dans les recherches ou ce que vous suggérez (... et un chèque à l’ordre de ARCOFAN).

A bientôt peut-être.

ARCOFAN – Association pour la recherche et la connaissance des faïences nivernaises

Siège social :

22, faubourg de la Baratte – 58000 NEVERS